UNIVERSITE D'ABOMEY-CALAVI
(UAC)

****

FACULTE DES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES

(FASHS)

****

DEPARTEMENT DE PHILOSOPHIE

(DPH)

****

MEMOIRE DE LICENCE

****

LE LANGAGE DANS LE DISCOURS DE LA METHODE DE RENE DESCARTES

PRESENTE ET SOUTENUE PAR :

Patrice DOSSOUN.

ENCRADE PAR :

Dr Assane MAHAMANE

Enseignant à l'UAC

SOUS DIRECTION DE :

Dr Eustache R.K ADANHOUNME

MC / CAMES

ANNEE ACADEMIQUE : 2022 – 2023

A

-Mon père Tonoudé DOSSOUN
-Ma mère Delphine GBADEKPE.

REMERCIEMENTS

J’exprime mes profonds et sincères remerciements à tous les enseignants du département de philosophie en général et en particulier à mon Directeur de mémoire, Dr Eustache R.K.ADANHOUNME et à mon encadreur, Dr Assane MAHAMANE qui, malgré leurs préoccupations multiples, ont accepté de m’en cadrer.

Je rends un hommage mérité à mes collègues ainés et promotionnaires :

Jean-Baptiste SOHOUNZO, Marius TCHEWAKOUNNOU, Alain DAVO, Yao Marcellin AMOUZOUN, Louis LOKOSSOU, Damien SOHE et les condisciples de l’UAC en général et en particulier ceux du département de philosophie pour leurs appuis en conseils, en matériels, en orientations et en collaborations.

L’expression de mes remerciements va également à l’endroit du Président de IFIJeD ONG en la personne de Elie Yaovi TOKPAVI, du directeur de TIC-RED en la personne de Roger FANDOMON et Bertin SODEDRE, promoteur du centre SODSON pour leur accompagnement dans la réalisation dudit mémoire.

A chacun et à tous, je témoigne ma profonde gratitude et ma reconnaissance.

RESUME

Le langage est une faculté qui permet d'exprimer et de communiquer la pensée à travers un système de signes vocaux ou graphiques. C'est aussi le système linguistique propre à l'homme basé sur la langue pour exprimer une idée au moyen de la parole. Descartes dit que le langage est le premier et le plus puissant critère distinctif qui différencie avec certitude l'homme pensant de l'animal, lui qui est rejeté entièrement du côté du **corporel** et du **sensible**, surtout lorsqu'il semble pouvoir parler (cas de la pie, du perroquet, du singe). Il l'a analysé selon le modèle mécaniste de l'**automate** : tous les aspects de son comportement se ramènent à des **mouvements automatiques**.

Mots clés : langue humain- langage animal- langage artificiel- pensée- signe.

SUMMARY

Language is a faculty that allows us to express and communicate thought a system of vocal or graphic signs. It is also the linguistic system specific to human based on language is the first and most powerful distinctive criterion that differentiates thinking man from the animal, which is rejected entirely on the side of the **corpora**l and the **sensitive**, especially when it seems to be able to speak (the case of the magpie, the parrot, the monkey). He analysed it according to the mechanistic model of the **automaton**: all aspects of its behavior are reduced to **automatic movement**. He makes language a human specificity.

Key words: human language – artificial language – thought - sign.

SOMMAIRE

INTRODUCTION……6

PREMIERE PARTIE : Etude synoptique et conception cartésienne du langage.8

Chapitre1 : Etude synoptique de langage……..9

Chapitre 2 : Conception cartésienne du langage…….15

DEUXIEME PARTIE : Analyse critique et perspectives……...23

Chapitre3 : Analyse critique……24

Chapitre4 : Perspectives …….29

CONCLUSION……...36

INTRODUCTION

Le langage est le propre de l'homme. Sa raison d'être est de nous permettre de communiquer avec nos semblables, de les comprendre et de recevoir d'eux des informations sur des faits.

Nous nous sommes tous confrontés un jour ou l'autre au problème de ne pouvoir exprimer fidèlement nos idées, nos pensées.

L'ambigüité des mots ou de nos expressions en est une belle illustration. Les hommes, malgré leur niveau intellectuel, font parfois face à cette réalité langagière, qu'ils soient mathématiciens, physiciens, biologistes, géographes, historiens, linguistes, hommes de lettres ou philosophes. Ces difficultés langagières existent donc vraiment et nous emballent tous.

Face à cela, les philosophes ont généralement deux types d'attitudes du langage à savoir une attitude positive et une attitude négative. Ceux qui en ont une attitude positive le considèrent comme un moyen adéquat d'expression et de communication de la connaissance ou même dans certain cas, comme une source de connaissance privilégiée. Ceux qui en ont une attitude négative le considèrent comme inapte à l'expression de la connaissance, comme source d'erreur et de confusion.

Pour Descartes « le langage est une spécificité humaine. Seul l'homme parle et utilise des signes pour communiquer ses pensées, lesquels signes sont d'une autre nature que les cris, les faits et gestes des animaux qui n'expriment que des passions. » [1]

Pour HUME, « le principal obstacle à notre perfectionnement dans les sciences morales ou métaphysiques est donc l'obscurité des idées et l'ambiguïté des termes. »[2]

Mais pour d'autres, autant le langage est pour les hommes, autant il est pour les animaux.

A partir de ce moment, l'on est en droit de se demander si Descartes a pu vraiment élucider toutes les questions relatives au langage dans le *Discours de la méthode*. D'où le choix du thème de notre travail ‘‘**Le langage dans le Discours de la méthode de René Descartes**" qui pose le problème de la conception cartésienne du langage, sur lequel nous chercherons à savoir si les autres philosophes du langage sont du même avis que Descartes sur ce problème tel

[1]René Descartes, *Discours de la méthode,* Paris, Flammarion, 1637, P.176.

[2] David Hume, *Enquête sur l'entendement humain*, Paris, Edition. Flammarion, 1748, P. 179.

qu'il l'a traité et l'impact que sa position a sur le prolongement de la réflexion philosophique du langage.

Pour analyser cette problématique, nous nous sommes basés sur une documentation fournie en bibliothèque et avons consulté certains sites de recherche qui nous ont permis de structurer notre travail en quatre chapitres.

Dans le chapitre 1 intitulé « étude synoptique du langage », nous avons traité de l'origine et de l'approche définitionnelle du langage, puis de la perception du langage chez les rationalistes du XVII^{ème} siècle.

S'agissant du chapitre 2 titré « conception cartésienne du langage dans le *Discours de la méthode* », nous avons examiné le langage comme l'apanage de l'homme, puis coexistence du langage et de la pensée comme spécificité de l'activité philosophique.

Quant au chapitre 3 portant sur **«** l'analyse critique de la conception cartésienne du langage », nous avons dit en quoi l'analyse cartésienne du langage a une portée significative, puis en quoi résident les limites de sa conception.

Enfin dans le chapitre 4 intitulé « perspectives », nous avons abordé la question du langage chez des auteurs qui ont traité de ce problème après le XVIIème siècle.

PREMIERE PARTIE :

Etude synoptique et conception cartésienne du langage

Chapitre 1 : Etude synoptique du langage

1.1 Approche notionnelle du langage

Au sens large, le langage est tout système de signes permettant une communication entre les hommes : langage gestuel, formel, symbolique…

Plus précisément, le langage désigne le système linguistique propre à l'homme, soit la langue et sa manifestation, la parole ; c'est une fonction d'expression et de communication liée à la pensée.

En linguistique, le langage associe un "signifiant", c'est-à-dire un signe conventionnel, à un "signifié", qui est le concept auquel il se rattache, en quelque sorte sa traduction.

Exemple : le mot "table" associe le son "table" (signifiant) au concept de "table" (signifié), ayant pour référent l'ensemble de toutes les tables possibles (de toutes les époques, de tous les styles, pour tous les usages), imaginaires ou réelles.

Le langage se définit aussi comme une faculté propre à l'homme d'exprimer et de communiquer sa pensée au moyen d'un système de signes vocaux ou graphiques : il est ici, le véhicule de la pensée, désigne aussi tous les modes conventionnels de désignation d'objets et de communication : comme le laissent entendre les expressions "les langages des fleurs", "les langages de programmation".

Pour le linguiste Ferdinand de SAUSSURE, le langage est la faculté générale de pouvoir s'exprimer au moyen des signes avec une dimension diachronique (évolution des signes au cours du temps). Cette faculté, poursuit-il, n'est pas propre aux langages naturels mais caractérise toute forme de communication humaine.

Selon Descartes, le langage est le signe distinctif qui différencie l'homme de l'animal.

« C'est une chose bien remarquable qu'il n'y a point d'hommes si hébétés et si stupides, sans excepter même les insensés, qu'ils ne soient capables d'arranger ensemble diverses paroles, et d'en composer un discours par lequel ils fassent entendre leurs pensées ; et qu'au contraire, il n'y a point d'autre animal (…) qui fasse le semblable »[3].

La parole (ou système de signes, qui en est le substitut comme chez les sourds-muets) est donc l'unique signe et la seule marque assurée de la pensée cachée et renfermée dans le corps. En d'autres termes, il n'y a de langage qu'humain : seuls les hommes parlent. Mais comment l'homme articule-t-il son langage ?

Ce qui fait la distinction spécifique entre le langage vocal humain et les autres systèmes de signification et de communication semble bien être ce qu'André MARTINET appelle **la double articulation du langage**. Les signes du langage humain s'articulent, en effet, autour de deux axes.

La première articulation du langage consiste en des unités élémentaires dotées à la fois d'une forme verbale et d'un sens, comme arbre en français et tree en Anglais. Toutefois, ces unités dites monèmes par les linguistes ne se confondent pas avec les mots ; car dans « travaillons » par exemple, il y a deux monèmes : "travail" qui signifie un certain type d'action, et "ons," qui désigne celui qui parle et une ou plusieurs autres personnes.

La deuxième articulation représente ces quelques dizaines de sons fondamentaux dits phonèmes par les linguistes pour énoncer tout ce qui peut être exprimé dans une sphère linguistique déterminée. Si les monèmes ne peuvent être analysés en unités significatives plus petites, en revanche, leur forme vocale peut-être décomposée en unités phoniques ou phonèmes. Mais ceux- ci ne se confondent pas avec les voyelles et les consonnes. Cette double articulation est commune à toutes les langues, mais les monèmes diffèrent le plus souvent de l'une à l'autre et chaque langue a ses phonèmes ou sons types. Depuis quand et pourquoi l'homme s'est-il doté du langage ?

[3] René Descartes, *Discours de la méthode,* Paris, Edition Flammarion, 1637, p.175.

Philosophiquement, le problème de l'origine du langage recouvre une autre question : à quel besoin humain répond "l'invention" du langage ?

Pour Descartes, le langage à une origine conventionnelle.

Pour Platon, c'est dans son dialogue le *Cratyle* où deux interlocuteurs s'opposent : *Cratyle* soutient que les mots expriment la véritable nature des choses, c'est-à-dire leur essence, tandis que Hormogène ne voit dans les mots que des signes conventionnels institués pour rendre possible la communication.

Socrate que Platon met en scène, critique tour à tour les deux thèses, mais ne prend pas position, dans le pur style du dialogue aporétique (du grec aporein, "sans issue", " sans réponse").

D'après Rousseau, le langage naît des passions : l'origine des langues n'est pas due aux premiers besoins de l'homme (on peut subvenir à ceux-ci sans parler). En revanche, pour émouvoir, pour repousser un agresseur, la nature a fait jaillir les premières voix : le cri.

Le premier langage de l'homme est donc le cri, le plus universel et le plus énergique des langages : cri d'appel au secours, cri de bonheur, …

Un langage plus élaboré et des signes plus nombreux naquirent ensuite, quand les idées se multiplièrent parmi les hommes et qu'entre eux s'établit une communication plus étroite. Pourquoi et comment s'est constitué le langage demeure une question insoluble. En revanche, le langage remplit Indiscutablement deux fonctions primordiales: l'expression et la communication. Que disent les rationalistes du XVII^{ème} siècle sur le langage ?

1.2. Langage chez les rationalistes au XVII^{ème} siècle

Pour Descartes, le fondateur du rationalisme moderne, il y a l'existence d'idées innées inscrites à notre âme avant toute expérience. Il soutient que le langage est l'apanage de l'homme. Seul l'homme parle et utilise des signes pour communiquer ses pensées. Ses signes sont d'une autre nature que les cris, les faits et les gestes des animaux qui n'expriment que des passions. Il est soutenu

dans sa doctrine par Gottfried Wilhelm LEIBNIZ, son plus fidèle disciple dont l'analyse du « langage » animal a pour fonction de poser le problème de **l'origine** du langage humain. Depuis le *Cratyle*, dialogue de Platon consacré à ce thème, il y a deux façons de répondre à cette question : ou bien l'on attribue au langage une **origine conventionnelle,** artificielle et arbitraire, ou bien l'on penche pour la thèse d'une **origine naturelle.**

Alors que Descartes soutiendra la thèse **conventionnaliste**, Leibniz défend ici la thèse naturaliste : il y a une **liaison naturelle,** à l'origine des mots, entre les mouvements des organes de la parole, les sons et les choses exprimées. C'est dans l'action que les termes et leurs liaisons logiques trouvent leur origine naturelle. Leibniz ne conclut pas pour autant à un déterminisme strict : le langage naît et se développe par des raisons tantôt naturelles, où le hasard à quelque part, tantôt morales, où il entre du choix. Là où Descartes ne voyait que liaisons réflexes, mécaniques, Leibniz aperçoit un «instinct naturel » qui explique la correspondance entre caractères verbaux et caractères des choses.

Leibniz fait la distinction entre signification immédiate et ultime qui remonte au moins à Jean Duns Scot (1308), lequel conçoit la signification comme étant une relation transitive : les mots signifient les concepts ou les idées, lesquels signifient à leur tour les choses, de sorte que les mots peuvent être dits signifier immédiatement des concepts, et ultimement des choses.

Concentrons-nous donc maintenant sur le rôle de la thèse de la signification immédiate et sa relation avec la condition d'acceptation.

Le rôle de la thèse soi-disant centrale peut être expliqué ainsi. Comme cela est le cas pour la tradition aristotélicienne, un son vocal en tant que tel n'est rien d'autre qu'un simple évènement physique. Afin qu'un tel son devienne un mot d'une langue, il faut tout d'abord qu'il soit connecté à une idée ou à une intension dans l'esprit d'un usager du langage. Dire que « les mots eux-mêmes » sont signifiants est en réalité une manière inappropriée de parler. Autrement, on

serait forcé d'admettre, par exemple, que les perroquets parlent un langage et font partie de notre communauté linguistique.

Les mots stabilisent plutôt les idées. En ce sens, les mots et les idées sont mutuellement dépendants.

Une telle interdépendance entre les mots et les idées présente deux dimensions: premièrement, les mots possèdent une fonction cognitive en ce qu'ils servent d'abréviations mentales. Il s'agit là d'une thèse de Leibniz qui dit que la pensée humaine est dépendante de structures linguistiques et défendent ainsi une conception cognitive du langage. Le langage n'est pas un simple moyen d'exprimer des pensées formées de manière indépendante, mais il contribue à façonner nos processus mentaux. On sait que Leibniz a développé une théorie de la cognition symbolique (cognito symbolica) selon laquelle « les choses sensibles sont partiellement constitutives de la pensée humaine, une théorie qui occupe également une place de choix dans ses plans visant à créer un langage universel, à savoir la characteritica universalis. »[4]

La force stabilisatrice des mots ne tient donc pas seulement au fait qu'ils sont en tant que sons, connectés aux idées, mais principalement au fait que leur usage est consolidé par d'autres. Par suite, la signification des mots ne dépend pas de leur connexion avec des idées établies par moi, mais plutôt de l'acceptation de leur usage par d'autres membres de la communauté linguistique.

Cela montre clairement que c'est l'acceptation extérieure qui régit la détermination de la signification, et que de ce point de vue, c'est la condition d'acceptation qui est prioritaire par rapport à la condition d'entrée du langage construite de manière internaliste. Lorsque j'entre dans une communauté linguistique, je m'engage, pour ainsi dire, à respecter le cours ou la valeur des mots. Seule l'acceptation par d'autres permet que la détermination des connexions entre les mots et les idées devienne un standard de communication.

[4] Donald Rutherford, Philosophy and Language in Leibniz, 1995, P. 244.

Ou alors, pour reprendre l'exemple de l'eau, bien que la nature détermine ce qu'est effectivement de l'eau, ce que nous appelons de l'eau dépend de la communauté linguistique.

Nous trouvons bien plutôt trois questions soigneusement distinguées, des questions qui doivent être prises en compte conjointement afin de conduire à une explication de la manière dont sont établis les standards de communication.

La question du contenu : en quoi le standard en question consiste-t-il ? Réponse : il consiste en l'idée abstraite connectée à un nom (essence nominale) ; c'est ce que nous avons appelé « intention ». Ce problème est couvert par la condition d'entrée du langage.

La question de l'origine : d'où proviennent les standards ou les idées ? Réponse : ils ont leur origine dans la (connaissance de la) nature en cela que les intentions sont formées par notre contact cognitif avec le monde. Toutefois, étant donné l'agnosticisme de l'essence, l'origine naturelle des idées ne peut pas rendre compte de l'existence d'intentions inter-subjectivement stables. C'est la raison pour laquelle une troisième question, cruciale, doit être soulevée : la question de la détermination : en vertu de quoi est-ce qu'un certain contenu devient un standard ?

Réponse : en vertu de l'acceptation. Seule l'acceptation intersubjective est susceptible de fixer un contenu comme étant un standard ; et seule l'acceptation permet de faire la différence entre usages corrects et incorrects du langage.

Chapitre 2 : Conception cartésienne du langage

Les analyses cartésiennes du langage sont exposées pour l'essentiel dans la cinquième partie du *Discours de la méthode*, et dans quelques lettres dont celle du 23 novembre 1646 au marquis de Newcastle. Ces réflexions plutôt rares et en apparence accessoires sont pourtant à leur façon indispensable dans la mesure où elles interviennent dans un débat fondé sur la distinction de l'âme et du corps.

2.1 Langage, l'apanage de l'homme

Qu'est-ce qui nous assure que les **animaux** ne pensent pas à leur façon sans que nous en percevions l'expression et le langage correspondants? (Question d'importance) : si les animaux pensent, la différence qualitative de l'homme et de l'animal disparaît, et avec elle la distinction de l'âme et du corps. Autant dire que le **langage** intervient à titre de **critère fondamental** pour le cartésianisme.

Descartes pense que seul l'homme parle et utilise des signes pour communiquer ses pensées. Ces signes sont d'une autre nature que le cri des animaux qui expriment des passions. Parler est donc le propre de l'homme pensant. Il considère le langage comme le premier et le plus puissant des signes permettant de distinguer, l'homme de l'animal, avec certitude dans sa nature ou dimension spirituelle. Il rejette tout ce qui est de l'animal du côté du corporel et du sensible. Or, il est intéressant de souligner que l'animal, et surtout lorsqu'il semble pouvoir parler (pie, perroquet, singe), est analysé selon le modèle mécaniste de l'**automate** : pour Descartes, tous les aspects du comportement animal se ramènent à des **mouvements automatiques**. Un automate qui imiterait à la perfection un animal quelconque ne pourrait pas en être distingué.

En revanche, toute «machine mouvante» imitant un être humain, même à la perfection, serait aisément identifiable comme telle.

> **« Il n'y a aucune de nos actions extérieures,** qui puisse assurer ceux qui les examinent, que notre corps n'est pas seulement une machine qui se remue de soi- même, mais qu'il y a aussi en lui une âme qui a des pensées, **excepté les paroles,** ou autres signes faits à propos des sujets qui se présentent, sans se rapporter à aucune passion. »[5]

En inscrivant ainsi le corps dans la séquence automate-animal, Descartes cherche, en fait, à dégager la spécificité absolue de la pensée, la raison. Celle-ci, contenant toute la spiritualité de l'homme, recouvre le champ entier de l'âme, et c'est d'ailleurs pour cette raison que ***Le traité des passions*** rejettera les causes des émotions du côté du sensible et du corporel. Le modèle de l'automate permet donc à la fois d'expliquer la totalité du comportement animal et de montrer que l'homme à des capacités qui lui sont propres, mais dont l'explication déborde les limites de l'analyse mécaniste, même si certaines fonctions de l'être humain acceptent une telle explication. Le langage apparaît, ici, comme le **discriminant fondamental** entre l'**homme** et l'**animal.**

Ce discriminant étant repéré, encore faut-il clairement définir la **fonction** du langage. Descartes émet ici une supposition qui rappelle singulièrement les recherches actuelles sur les langages artificiels : on peut bien concevoir qu'une machine soit tellement faite qu'elle profère des paroles, c'est-à-dire qu'elle soit capable de verbaliser certaines de ses actions (qu'elle profère des paroles à

propos des actions corporelles qui causeront quelques changements en ses organes) et même expliquer des émotions (qu'elle crie qu'on lui fait mal).

Qu'est-ce qui distinguera alors le langage humain de tout autre ? C'est, répond Descartes, la capacité spécifiquement **créatrice** du langage de l'être humain ; la possibilité de former, à partir de la combinaison d'un nombre réduit de signes, de nouveaux énoncés qui permettront d'expliquer la représentation de situations nouvelles – et Chomsky développera d'ailleurs cette conception avec sa «grammaire générative ». Expression **libre** de la pensée qui permet de répondre correctement à tout contexte inédit, le langage est donc défini par ses

[5] René Descartes, *Lettre au marquis de Newcastle* du 23 novembre 1646.

infinies possibilités de création : il n'est contraint ni par l'association fixe des paroles et des stimulations externes, ni par le jeu des dispositions physiologiques internes. Bref, le langage humain échappe à une simple détermination d'ordre instinctif.

Cette universalité du langage, témoin de cet « instrument universel » qu'est la raison, délimite le champ de l'humanité en le fermant par le bas : « le bon sens est la chose du monde la mieux partagée »[6], affirmait Descartes à l'ouverture du Discours de la méthode. Autrement dit, tout homme, parce qu'il est homme, et indépendamment de ses caractéristiques personnelles, possède pleinement la capacité humaine de la raison, de la pensée.

Descartes reprend ici la métaphore du degré le plus bas de l'activité rationnelle en soulignant que même les hommes les plus hébétés peuvent arranger diversement les signes pour répondre au sens de tout ce qui se dira en leur présence. La différence entre l'homme et l'animal-automate tient donc à cette capacité de déclarer aux autres notre pensée, **capacité indépendante** du degré d'intelligence propre à tel ou tel homme. La supériorité de l'homme n'est donc pas dans le fait de posséder un langage mais dans la possibilité d'en user de multiples façons, dans la **dimension combinatoire et ouverte** du langage humain.

Si le langage est le premier des critères qui permet ainsi de distinguer l'homme de l'animal, le second est donné dans l'élucidation de ce que l'on pourrait appeler la **motivation** du langage : (… on découvrirait que ces machines que sont les bêtes n'agiraient pas par connaissance, mais seulement par la disposition de leurs organes. Descartes oppose, de ce point de vue, l'universalité instrumentale de la raison et le fait que ″ les organes″, naturels et mécaniques, ont besoin de quelque particulière disposition pour chaque action particulière : si la raison nous permet donc d'agir ″ dans toutes les dispositions

[6] René Descartes, *Discours de la méthode,* Paris, Edition Flammarion, 1637, P. 29.

de la vie″, la machine, elle, reste toujours spécialisée, l'éventail de ses opérations est réduit aux possibilités limitées de son fonctionnement.

La différence de l'homme et de l'animal n'est pas physiologique ou automatique, autrement dit matérielle ; Descartes compare les performances de la pie ou du perroquet à celles du sourd-muet, en montrant que si les animaux, tout en ayant les organes de la parole, ne peuvent parler ainsi que nous, c'est-à-dire en témoignant qu'ils pensent ce qu'ils disent , les sourds-muets, qui en sont privés de par leur infirmité, ont coutume d'inventer eux-mêmes quelques signes par lesquels ils se font entendre. Invention qui témoigne ainsi de l'aspect libre et créateur du langage humain qui ne dépend d'aucune contrainte physiologique, d'aucune ″disposition des organes″.

L'**illimitation de la parole** manifeste le pouvoir infini de la pensée, la puissance de la raison : ″ceci ne témoigne pas seulement que les bêtes ont moins de raison que les hommes, mais qu'elles n'en ont point du tout″. L'homme le plus stupide ou l'enfant, exemples là encore d'un fonctionnement minimal de la raison, sont donc supérieurs au perroquet ou au singe en cela qu'ils peuvent toujours user de leur faculté de ″composer des signes″. Le langage animal, lui, n'est que l'effet du jeu des passions.

> « Il ne s'est toutefois jamais trouvé aucune bête si parfaite, qu'elle ait usé de quelque signe, pour faire entendre à d'autres animaux quelque chose qui n'eût point de rapport avec ses passions ; et il n'y a point d'homme imparfait, qu'il n'en use ; en sorte que ceux qui sont sourds et muets, inventent des signes particuliers, par lesquels ils expriment leurs pensées. Ce qui me semble un très fort argument, pour prouver que ce qui fait que les bêtes ne parlent point comme nous, est qu'elles n'ont aucune pensée, et non point que les organes leur manquent. Et on ne peut dire qu'elles parlent entre elles, mais que nous ne les entendons pas ; car comme les chiens et quelques autres animaux nous expriment leurs passions, ils nous exprimeraient aussi bien leurs pensées s'ils en avaient[7]. »

Voyons en quoi le langage coexiste avec la pensée.

[7] René Descartes, *Lettre au marquis de Newcastle* du 23 novembre 1646.

2.2 Coexistence du langage et de la pensée : spécificité de l'activité philosophique

L'homme, grâce à une **méthode**, à des règles certaines et faciles, est en mesure de conquérir lui-même le vrai, par ses propres forces et par un bon usage de la raison : par son appel au doute méthodique et par sa mise à distance de l'autorité, Descartes fonde le rationalisme moderne.

Il accorde à la **méthode** un privilège tout particulier. Si la raison ou le bon sens est égal(e) chez tous les hommes, tous n'en usent pas correctement. Seule la méthode se trouve donc en mesure de permettre un fonctionnement adéquat de la connaissance, de soumettre cette dernière à l'ordre de la raison. Quatre règles, préceptes ou principes forment le noyau de cette méthode, explicitée dans le *Discours de la méthode* :

- **l'évidence** qui consiste à juger vraies seulement les idées claires et distinctes, en mettant à distance (à l'écart) les opinions recueillies par ouï-dire ; il ne faut admettre comme vérité que les idées dont il n'est pas permis de douter ;
- **l'analyse**, par laquelle on divise les problèmes en autant de questions élémentaires et séparées ;
- **la synthèse,** par laquelle on va du plus simple et du plus facile au plus composé, par un enchaînement rigoureux ;
- **l'énumération**, enfin, consiste à rechercher les éléments nécessaires à la solution d'un problème sans rien omettre.

Cette méthode inaugure la modernité puisqu'elle s'appuie sur les seules forces rationnelles de l'homme. Elle annonce la pensée moderne, réfractaire aux opinions toutes faites. Le langage permet à l'homme d'énoncer ses pensées.

Les philosophes se sont penchés sur les liens qui unissaient le langage et la pensée : pour beaucoup d'entre eux, l'interdépendance entre pensée et langage est très étroite.

Pour Platon, la pensée est un langage intérieur. Penser, c'est entrer en discussion aphone avec soi-même. La pensée est un discours que l'âme se tient silencieusement à elle-même sur les objets qu'elle exprime.

Pour **Chomsky**, le langage est le miroir de l'esprit. Le langage est un ensemble (fini ou infini) de phrases [...] créées à partir d'un ensemble fini d'éléments : le système linguistique possède donc une capacité de création. De même, le cerveau est un organe fini, susceptible de produire des activités potentiellement infinies. Mais on ne peut savoir comment un homme a une idée neuve, ni mettre en évidence le lien entre la production d'une idée neuve par le cerveau et son expression linguistique. On peut seulement constater que le mécanisme linguistique reflète la réalité psychologique.

Pour **Hegel**, nous ne pensons pas hors des mots.

> « C'est dans les mots que nous pensons. Nous n'avons conscience de nos pensées déterminées et réelles que lorsque nous leur donnons la forme objective, que nous les différencions de notre intériorité, et par suite nous les marquons d'une forme externe, mais d'une forme qui contient aussi le caractère de l'activité interne la plus haute. C'est le son articulé, le mot, qui seul nous offre une existence où l'externe et l'interne sont si intimement unis. Par conséquent, vouloir penser sans les mots, c'est une tentative insensée .Et il est également absurde de considérer comme un désavantage, et comme un défaut de la pensée cette nécessité qui lie celle-ci au mot. On croit ordinairement, il est vrai, que ce qu'il y a de plus haut, c'est l'ineffable. Mais c'est là une opinion superficielle et sans fondement ; car, en réalité, fermentation, et qui ne devient claire que lorsqu'elle trouve le mot. Ainsi, le mot donne à la pensée son existence la plus haute et la plus vraie.»[8]

Le langage donne une forme à la pensée. Ainsi, ce qui est informe, obscur, inachevé, bref informulé, devient clair dès lors qu'on trouve les mots pour le dire. Aussi le langage donne-t-il à la pensée son existence la plus haute et la plus vraie.

[8] Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, Edition P. U. F., P.208.

Pour Merleau-Ponty, la pensée est un cheminement qui se fait dans les mots. La parole ne renvoie jamais à une pensée pure, isolée des mots : au bout du langage, il y a encore des mots, la parole joue toujours sur fond de parole. Plus qu'un moyen, le langage est une puissance évocatoire, qui rend présent ce que l'on dit, lui confère une réalité. Le langage coexiste avec la pensée.

Dans sa phénoménologie de la perception, Merleau-Ponty constatait déjà que la parole comme acte même de la signification, suppose, pour être produite, que le sens et le mot soient donnés en même temps : la pensée est inséparable de son expression, elle ne préexiste pas à un langage qui en serait la simple traduction. Il n'y a donc pas d'intériorité de la pensée, celle-ci existe toujours dans le monde et dans les mots : « sens est pris dans la parole, et la parole est l'existence extérieure du sens »[9]. Le sens est le mouvement total de la parole et c'est pourquoi notre pensée trame dans le langage.

> « Il n'est pas davantage de pensée qui soit complètement pensée et qui ne demande à des mots le moyen d'être présente à elle-même. Pensée et parole s'escomptent l'une l'autre. Elles se substituent continuellement l'une à l'autre. Elles sont relais, stimulus l'une pour l'autre. Toute pensée vient des paroles et y retourne, toute parole naît dans les pensées et finit en elles. Il y a entre les hommes et en chacun une incroyable végétation de paroles dont les ''pensées'' sont les nervures. » [10]

Dans signes, Merleau-Ponty reprend au poète Francis Ponge l'expression "épaisseur sémantique" pour décrire cet acte de la parole par laquelle l'être humain se situe dans le monde charnel de l'intercommunication. La pensée n'absorbe donc pas le langage : l'acte de parole est la pensée, la signification fait exister la pensée. Si notre pensée " traîne dans le langage", c'est que le langage n'a rien d'autre qui lui préexiste que lui-même : il est sa propre trace,

> « toute expression m'apparaissant toujours comme une trace, nulle idée ne m'étant donnée qu'en transparence, et tout effort pour fermer notre main sur la

[9] Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Edition Gallimard, P. 212.
[10] Ibidem, P. 164.

pensée qui habille la parole ne laissant entrer nos doigts qu'un peu de matériel verbal »[11]

L'homme, ainsi, reste toujours cet enfant (in-fans : celui qui ne parle pas) qui vient au monde dans le mouvement d'un langage déployant infiniment ses secrets : « Exprimer pour le sujet parlant, c'est prendre conscience ; il n'exprime pas seulement pour les autres, il exprime pour savoir lui-même ce qu'il vise »[12]

Chomsky, parlant de l'analyse cartésienne et de son principe d'une suprématie du **pourvoir créateur de l'esprit**, devait formuler une conception nouvelle du problème des rapports de la pensée et du langage : le langage crée-t-il notre mode de perception de la réalité en lui imposant ses modèles, ou n'est-il au contraire que le produit du pouvoir créateur de l'esprit façonné par des siècles de culture ? En réponse, Chomsky montre que la pensée est déterminée par les catégories du langage, mais que ses propres modèles ont été élaborés au cours de l'évolution phylogénétique et sociogénétique de l'humanité. L'esprit dispose d'une véritable liberté créatrice et peut, par le langage, produire à partir de quelques structures universelles autant d'énoncés qu'il y a de situations différentes ; mais ces structures, en retour, existeraient dans l'esprit humain à l'état de « germes innés », et s'y développeraient progressivement dans l'apprentissage du langage.

Le langage humain est ainsi dégagé aussi bien du déterminisme des stimulations extérieures, que de celui des états physiologiques internes. Il sert d'**instrument** à la pensée, il est essentiellement un **organe d'expression de la raison, milieu** du développement de la réflexion, et donc de la conscience. Intéressons-nous à présent à l'analyse critique de l'approche cartésienne du langage et aux perspectives.

[11] Merleau-Ponty, Signes, Paris, Edition Gallimard, P. 111.
[12] Ibidem, P. 113.

DEUXIEME

PARTIE : Analyse critique et perspectives

Chapitre 3 : Analyse critique

3.1 Portée et sens de l'analyse cartésienne du langage

Descartes dit que seul l'homme parle et utilise des signes pour communiquer ses pensées, lesquels signes sont d'une autre nature que les cris, les faits et gestes des animaux qui n'expriment que des passions. Parler est donc le propre de l'homme pensant et le langage articulé est le premier et le plus puissant des indices permettant de distinguer l'homme avec certitude dans sa nature (dimension) spirituelle de l'animal, lui qui est tout entier rejeté du côté du corporel et du sensible. Il est à souligner que l'animal, lorsqu'il semble pouvoir parler (la pie, le perroquet, le singe), est analysé selon le modèle mécaniste de l'automate : pour Descartes, tous les aspects du comportement animal se ramènent aux mouvements automatiques. En vérité, il ne saurait en être autrement puisque le langage animal ne dispose pas de grammaire : les signaux qui composent ce langage ont chacun, un sens unique et ne peuvent pas être combinés entre eux. Or, grâce à la grammaire et au nombre illimité de combinaisons que cette grammaire offre au langage humain, celui-ci est plus riche de significations et est susceptible de progrès, d'évolution. C'est aussi le point de vue de Jean-Jacques ROUSSEAU lorsqu'il affirme : la langue de convention n'appartient qu'à l'homme. Les animaux possèdent leur « langage » dès la naissance. Ils n'ont pas à l'apprendre, parce que c'est leur instinct qui le leur dicte ; ce « langage » est inné, et non acquis. Il y a, certes, des animaux qui ont développé des formes évoluées de communication entre eux, à l'instar de ceux qui vivent en société (les abeilles). Mais pour Emile Benveniste, ce genre de « langage » n'a rien de commun avec le langage humain puisqu'il ne fait que dicter un comportement, et non une réponse linguistique. Les animaux n'utilisent pas des signes composés dans leur communication, mais plutôt des signaux indécomposables. La communication animale est de ce fait basée sur un code de signaux dont chacun renvoie à une et une seule signification. Pour confirmer cette même position, le linguiste français Benveniste revient et récuse catégoriquement l'expression de 'langage animal' : les animaux usent en réalité

d’un code de signaux. Interprétant les recherches de Karl Von Frisch, il observe que la communication animale est stéréotypée (le signal a toujours la même signification), héréditaire (elle est transmise génétiquement) et ne permet pas l’échange linguistique (les abeilles ne ‘dialoguent pas mais répondent à un signal par une action, comme aller chercher la nourriture). On ne peut donc pas parler d’un langage animal.

Le langage est effectivement le propre (l’apanage) de l’homme comme l’affirme à haute et intelligible voix Descartes d’autant plus qu’il est un " fait culturel par excellence ". Du moment où ce sont les hommes seuls qui ont de "culture " et que les animaux n’en disposent point, la conception cartésienne du langage est, on ne peut plus claire. Et pour renforcer la position de Descartes, Lévi-Strauss déclare que le langage est un "fait culturel par excellence" car il est à la fois :

- une partie intégrante de notre culture : en effet, il est un élément que l’homme a ajouté à son état de nature ; le langage est donc un élément culturel. Pour preuve, le langage ne se transmet pas biologiquement mais grâce à un apprentissage. Il n’est donc pas le produit d’une hérédité naturelle, mais d’un héritage culturel ;

- une manifestation essentielle de la culture : il existe des systèmes culturels comme l’art, la religion, le droit, qui fonctionnent de la même manière que le langage, c’est- à-dire comme des codes. Mais le langage est le système culturel qui permet d’apprendre tous les autres.

La portée et le sens de la conception cartésienne du langage semblent ainsi prouvés et justifiés. Mais cela souffre de quelques insuffisances : d’où les limites de l’analyse cartésienne du langage.

3.2 Limites de la conception cartésienne du langage

«Descartes lui-même n'a accordé que peu d'attention au problème du langage, et les quelques réflexions qu'il y a consacrées sont sujettes à diverses interprétations. Chacune de ces objections a un certain poids.»[13] Les avis sont bien partagés sur la question du langage : pour les " anti- cartésiens", autant le langage est pour les hommes, autant il est pour les animaux qui en font usage tout comme les hommes. C'est le cas des merveilleux signaux des abeilles ! La remarquable pression du code qu'on nous décrit ici, le vocabulaire de Von Frisch (les insectes en ont parlé à la maison, ils comprennent le message, etc.), le ravissement que nous prenons à apprendre que la nature a logé de si grandes perfections dans de si petits êtres : tout semble nous convier à admettre, à la suite de Montaigne, de Charron et de **bien d'autres**, que les bêtes parlent ainsi que nous. Ainsi Von Frisch a-t-il patiemment découvert que les danses frétillantes auxquelles se livrent les abeilles dans le plan vertical de la ruche fournissent quatre informations à leurs congénères. La danseuse indique en effet l'**existence** d'un butin ; la **nature** de ce butin, car le parfum de l'essence butinée imprègne les poils de son abdomen ; la **distance** de ce butin **:** la vitesse avec laquelle l'abeille décrit sa danse en 8 est en effet inversement proportionnelle à cette distance ; et enfin la **direction** de ce butin par rapport à la ruche.

Le code des abeilles semble donc présenter au premier examen les principales caractéristiques d'un langage vertical : un système de signes représentatifs qui permet à un insecte « locuteur » de communiquer certaines informations à d'autres insectes ; ceux-ci enregistrent le message et leur comportement s'en trouve aussitôt modifié. Tout cela constitue une limite à l'analyse cartésienne, puisque l'existence d'un langage animal y trouve sa preuve et sa démonstration.

L'autre insuffisance dont souffre la conception cartésienne du langage réside dans l'incapacité du langage humain à reconstituer la pensée et à toujours exprimer celle-ci de façon claire, explicite pour la faire comprendre sans

[13] Noam Chomsky, *La linguistique cartésienne*, Paris, Edition Seuil, 1966, P. 18.

équivoque. En effet, le langage atomise la pensée selon Nietzsche. Tandis que notre activité psychique est un « flux continu », les mots nous présentent constamment les choses comme plus simples qu'elles ne sont, séparées les unes des autres et nous poussent à croire aux faits isolés, déformant du même coup notre vie psychique.

Pour Bergson, la pensée est incommensurable (elle n'a pas de commune mesure) avec le langage. Il poursuit en disant que le langage fige « ce que notre âme ressent « : si la pensée se déroule dans la durée d'un flux continu, le langage se déploie dans l'espace, dans le discontinu. Les flux de conscience sont donc dénaturés par les mots qui les découpent et les juxtaposent .De plus, le langage impersonnalise : le langage est général, commun à tous, mais chaque vécu psychique est singulier et incomparable. Le langage est de ce fait réducteur, pauvre (incapable) à exprimer les nuances de la vie intérieure. Enfin, dit-il, le langage fait écran à l'intérieur de nous- même : les mots nous déroulent notre "moi" jaillissant et instable, pour le chosifier, l'objectiver. Ainsi, nos états se détachent-ils de nous ; un ''moi'' qui n'est plus ''moi''.

Toujours pour prouver que l'analyse cartésienne du langage a ses limites, Wittgenstein affirme :

> « l'homme possède la capacité de construire des langages (artificiels surtout) par lesquels tout sens peut être exprimé, sans qu'il ait une idée de ce que chaque mot signifie. De même, l'on parle sans savoir comment sont produits les différents sons. La langue usuelle est une partie de l'organisme humain, et n'est pas moins compliquée que lui .Il est humainement impossible de se saisir immédiatement, à partir d'elle, de la logique de la langue. La langue déguise la pensée de telle manière que l'on ne peut, d'après la forme extérieure du vêtement, découvrir la forme de la pensée qui est habillée. Les conventions tacites nécessaires à la compréhension de la langue usuelle sont extraordinairement compliquées »[14].

Il précisa que la plupart des propositions et des questions qui ont été écrites touchant les matières philosophiques ne sont pas fausses, mais sont dépourvues de sens. Nous ne pouvons donc en aucune façon répondre à de telles questions, mais seulement établir leur non-sens. La plupart des propositions et questions

[14] Wittgenstein L., *De la certitude*, Paris, Edition Gallimard, 1976, p. 52.

des philosophes découlent de notre incompréhension, de la logique de la langue. Elles sont du même type, de même genre : le bien est-il plus ou moins identique que le beau ?, se demande-t-il. Ceci nous conduit tout droit aux perspectives de notre travail.

Chapitre 4 : Perspectives

Le langage humain étant progressiste et évolutif, il a, de ce fait, connu de grandes mutations dans le temps et dans l'espace depuis l'époque cartésienne jusqu'à nos jours, et continuera à en connaitre dans le temps : d'où les perspectives.

4.1 Langage aux XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles

Sur le langage, l'homme et la bête, le traité des animaux de Condillac (1714-1780) est explicitement dirigé contre les analyses cartésiennes et contre les conclusions que Buffon a tirées de ses observations des animaux (à savoir qu'ils ne peuvent penser même lorsqu'ils possèdent les organes nécessaires à la parole). Condillac décrit la formation des langues à partir d'un ensemble de **s**ignes primitifs qui ont une origine purement **naturelle**, et montre que le développement des langues aboutit au signe linguistique qui est absolument **arbitraire**. Par opposition à ce développement humain du langage, les animaux en restent au stade individuel et parcellaire, sans jamais atteindre à cette communication ni à ce **perfectionnement** propres à la culture.

C'est donc une suite de l'organisation que les animaux ne soient pas sujets aux mêmes besoins, qu'ils ne trouvent pas dans les mêmes circonstances, lors même qu'ils sont dans les mêmes lieux, ils n'acquièrent pas les mêmes idées, qu'ils n'aient pas le même langage d'action, et qu'ils se communiquent plus ou moins leurs sentiments, à proportion qu'ils diffèrent plus ou moins à tous ces égards. Il n'est pas étonnant que l'homme, qui est aussi supérieur par l'organisation que par la nature de l'esprit qui l'anime, ait seul le don de la parole ; mais parce que les bêtes n'ont pas cet avantage, faut-il croire que ce sont des automates, ou des êtres sensibles, privés de toute espèce d'intelligence ? Non sans doute. Nous devons seulement conclure que, puisqu'elles n'ont qu'un langage fort imparfait, elles sont à peu près bornées aux connaissances que chaque individu peut acquérir par lui-même.

Elles vivent ensemble, mais elles pensent toujours à part. Comme elles ne peuvent se communiquer qu'un très petit nombre d'idées, elles se copient peu ; se copiant peu, elles contribuent faiblement à leur perfection réciproque ; et par

conséquent, si elles font toujours les mêmes choses et de la même manière, c'est, comme je l'ai fait voir, parce qu'elles obéissent chacune aux mêmes besoins.

> « Mais si les bêtes pensent, si elles se font connaître quelques-uns de leurs sentiments, enfin, s'il y en a qui entendent quelque peu notre langage, en quoi donc diffèrent-elles de l'homme ? N'est-ce que du plus ou moins ? Je réponds que, dans l'impuissance où nous sommes de connaître la nature de ces êtres, nous ne pouvons juger d'eux que par leurs opérations. »[15]

Le même empiriste, Condillac voit dans

> « la sensation, l'origine de toutes nos connaissances et explique par le langage, les idées abstraites dont il distingue trois sortes de signes. Primo, **les signes accidentels** ou les signes que quelques circonstances particulières ont liés avec quelques-unes de nos idées en sorte qu'ils sont propres à les réveiller. Secundo**, les signes naturels** ou les cris que la nature a établi pour les sentiments de joie, de crainte, de douleur, etc. Tercio, les **signes d'institution** ou ceux que nous avons nous-mêmes choisis, et qui n'ont qu'un rapport arbitraire avec nos idées. »[16]

Que pense Henri BERGSON du langage ?

Pour Henri BERGSON, le langage est l'instrument de l'intelligence et est inapte à traduire la connaissance intuitive qui ne s'exprime bien que dans l'art. En effet, explique-t-il, si la réalité venait à frapper directement nos sens et notre conscience, si nous pouvions entrer en communication immédiate avec les choses et avec nous-mêmes, je crois bien que l'art serait inutile, ou plutôt que nous serions tous artistes, car notre âme vibrerait continuellement à l'unisson de la nature. Nos yeux, aidés de notre mémoire, découperaient dans l'espace et fixeraient dans le temps des tableaux inimitables. Notre regard saisirait au passage, sculpté dans le marbre vivant du corps humain, des fragments de statue aussi beaux que ceux de la statuaire antique. Nous entendrions chanter au fond de nos âmes, comme une mélodie quelquefois gaie, plus souvent plaintive,

[15] Condillac, *Traité des animaux*, Paris, Edition Fayard, 1755, 2e partie, ch. IV.
[16] Condillac, *Essai sur l'origine de la connaissance humaine*, Paris, Galilée, 1746, I, Section II, 4.

toujours originale, la mélodie ininterrompue de notre vie intérieure. Tout cela est autour de nous, tout cela est en nous, et pourtant rien de tout cela n'est perçu par nous distinctement. Entre la nature et nous, que dis- je, s'interroge-t-il. Entre nous et notre propre conscience, un voile s'interpose, voile épais pour le commun des hommes, voile léger, presque transparent pour l'artiste et le poète.

Je regarde et je crois voir, j'écoute et je crois entendre, je m'étudie et je crois lire dans le fond de mon cœur. Mais ce que je vois et ce que j'entends du monde extérieur, c'est simplement ce que mes sens en extraient pour éclairer ma conduite ; ce que je connais de moi- même, c'est ce qui affleure à la surface, ce qui prend part à l'action. Mes sens et ma conscience ne me livrent donc de la réalité qu'une simplification pratique. Dans la vision qu'ils me donnent des choses et de moi- même, les différences inutiles à l'homme sont effacées, les ressemblances utiles à l'homme sont accentuées, des routes me sont tracées à l'avance où mon action s'engagera. Ces routes sont celles où l'humanité entière a passé avant moi. Les choses ont été classées en vue du parti que j'en pourrai tirer. Et c'est cette classification que j'aperçois beaucoup plus que le contour et la forme des choses (…..)

Enfin pour tout dire, écrit- il, nous ne voyons pas les choses mêmes ; nous nous bornons, le plus souvent à lire des étiquettes collées sur elles. Cette tendance, issue du besoin, s'est encore accentuée sous l'effet du langage. Car les mots (à l'exception des noms propres) désignent des genres. Le mot, qui ne note de la chose que sa fonction la plus commune et son aspect banal, s'insinue entre elle et nous, et en masquerait la forme à nos yeux si cette forme ne se dissimulait déjà derrière les besoins qui ont créé le mot lui-même. Et ce ne sont pas seulement les objets extérieurs. Ce sont aussi nos propres états d'âme qui se dérobent à nous dans ce qu'ils ont d'intime, de personnel, d'originalement vécu. Quand nous éprouvons de l'amour ou de la haine, quand nous nous sentons joyeux ou tristes, est-ce bien notre sentiment lui-même qui arrive à notre conscience avec les mille nuances fugitives et les mille résonances profondes qui en font quelque chose d'absolument nôtre ? Nous serions alors tous

romanciers, tous poètes, tous musiciens. Mais le plus souvent, nous n'apercevons de notre état d'âme que son déploiement extérieur. Nous ne saisissons de nos sentiments que leur aspect impersonnel, celui que le langage a pu noter une fois pour toutes parce qu'il est à peu près le même, dans les mêmes conditions, pour tous les hommes. Ainsi, dans notre propre individu, l'individualité nous échappe. Nous nous mouvons parmi des généralités et des symboles **[….]**. « Nous vivons dans une zone mitoyenne entre les choses et nous, extérieurement aux choses, extérieurement aussi à nous-mêmes. »[17] Que retenir en particulier du langage aux XX^{ème} et XXI^{ème} siècles ?

4.2 Langage aux XX^{ème} et XXI^{ème} Siècles

Pour le représentant de **l'empirisme logique**, Louis Rougier (né en 1889), la philosophie a pour fonction d'**éclaircir** les problèmes plus que de les résoudre , et qu'elle doit pour cela préciser les règles d'emploi des mots .Ce n'est donc pas tant Platon qui est ici visé, que toute pensée aveuglément fondée sur le langage , ainsi celle d'Aristote, dont les **catégories** sont également modelées par la structure du grec . Le langage n'est donc pas un simple **instrument** sans effet, et toute philosophie se doit de réfléchir en permanence sur son rapport avec le langage.

Mais sur l'analyse de **l'expérience** proprement **humaine du monde**, le philosophe Maurice Merleau-Ponty (1908-1961) qui a repris au philosophe allemand Edmund Husserl (1859-1945) le principe phénoménologique du « retour aux choses », pense qu'il importe plus de **décrire** que d'expliquer la réalité telle que l'homme l'atteint à travers ses différentes expériences existentielles. Pour être élucidée, l'expérience vécue suppose qu'on n'envisage la conscience ni dans la perspective d'une réduction mécaniste au fait biologique ou psychologique, ni sous l'angle idéaliste d'une conscience pure préexistante au monde de l'expérience concrète.

[17] Bergson, *Le rire*, Paris, Edition P. U.F, 1900, P.215.

Le sens est ce qui provient du **projet** par lequel le sujet fait émerger un monde de significations au sein du monde de la perception originaire. C'est sur fond de cette émergence qu'il faut penser le problème du **langage** :

> « toute philosophie consiste à restituer une puissance de signifier, une connaissance de sens(…) par l'expérience qui éclaire notamment le problème du **langage**. Et, en un sens, comme le dit Valéry, le langage est tout, puisqu'il n'est la voix des choses, des ondes et des bois. Et ce qu'il faut comprendre, c'est que, de l'une à l'autre de ces vues, il n'y a pas renversement dialectique, nous n'avons pas à les rassembler dans une synthèse ; elles sont deux aspects de la réversibilité qui est vérité ultime. »[18]

Mais l'auteur lui-même n'a aucun texte qu'il puisse confronter avec son écrit, aucun langage avant le langage. Si la parole le satisfait, c'est par un équilibre dont elle définit elle-même les conditions, par une perfection sans modèle. Beaucoup plus qu'un moyen, le langage est quelque chose comme un être et c'est pourquoi il peut si bien nous rendre présent quelqu'un : la parole d'un ami au téléphone nous le donne lui-même, comme s'il était tout dans cette manière d'interpeler et de prendre congé, de commencer et de finir ses phrases, de cheminer à travers les choses non dites. Le sens est le mouvement total de la parole ; et c'est pourquoi notre pensée trame dans le langage.

> « Il n'est pas davantage de pensée qui soit complètement pensée et qui ne demande à des mots le moyen d'être présente à elle-même. Pensée et parole s'escomptent l'une l'autre. Elles se substituent continuellement l'une à l'autre. Elles sont relais, stimulus l'une pour l'autre. Toute pensée vient des paroles et y retourne, toute parole naît dans les pensées et finit en elles. Il y a entre les hommes et en chacun une incroyable végétation de paroles dont les ''pensées'' sont les nervures. »[19]

C'est pourquoi aussi elle le traverse comme le geste dépasse ses points de passage. Découvrons en quoi le langage est dévoilement chez Merleau-Ponty. Au moment même où le langage emplit notre esprit jusqu'aux bords, sans laisser la plus petite place à une pensée qui ne soit prise dans sa vibration, et dans la mesure justement où nous nous abandonnons à lui, il passe au-delà des « signes » vers leur sens. Et, de ce sens, rien ne nous sépare plus : le langage ne présuppose pas sa table de correspondance, il dévoile lui-même ses secrets, il les enseigne à tout enfant qui vient au monde, il est tout entier monstration. Son opacité, son obstinée, référence à lui-même, ses retours et ses replis sur lui-même sont justement ce qui fait de lui un pouvoir spirituel : car il devient à son tour quelque chose même, après les avoir changées en leur sens. « Or le langage est ''entrelacé ''avec notre horizon de monde et d'humanité. Il est porté par notre relation au monde et aux autres, et aussi il porte et le fait, c'est par lui que notre horizon est ouvert et sans fin, c'est parce que pour nous ''toute chose à son

[18] Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, Paris, Edition Gallimard, P. 203.
[19] Merleau-Ponty, Signes, Paris, Edition Gallimard, P.25.

nom ‘’qu’elle a pour nous être et mode d’être. » [20]. Mais à trop étendre la notion de langage, on aurait tôt fait de rendre irrécupérable ce en quoi réside la **spécificité** du parler humain. L’usage commun tend à définir le langage comme un moyen quelconque d’exprimer des idées **(**Larousse du XX^{ème} siècle ; et Montaigne, invoquant les **gestes** significatifs ou les **regards** des amoureux, écrivait : « il n’est mouvement qui ne parle. » Sur cette pente, note le linguiste Georges Mounin :

> « la peinture, la sculpture, la musique deviennent aussi des langages ; le cinéma également ; (…) une exhibition de catch, (…) le code de la route, la signalisation maritime, le chant des oiseaux, les écris des signes et des cerfs, la danse des abeilles, les frottements d’antennes des fourmis. A la limite(…) tout devient signe, et tout est langage. »[21]

Que retenir en particulier du langage du XXI^{ème} siècle ?

Au XXI^{ème} siècle, le langage est fortement influencé par les technologies de l’information et de la communication. En effet, l’outil informatique à travers les différentes applications, les divers logiciels et sites internet, les réseaux sociaux tels facebook, whatsApp, Messenger, twitter, youTube, etc, constitue la caractéristique essentielle du langage du XXI^{ème} siècle, le langage machinal à partir duquel la communication se fait de façon instantanée sur toute l’étendue de ce village planétaire qu’est devenu le monde. Le XXI^{ème} siècle est celui du langage où la communication est de plus en plus simplifiée, de plus en plus accessible. Ainsi, l’on a aujourd’hui la possibilité, par vidéo conférence, de recevoir des informations à distance, où à des milliers de kilomètres, l’on communique, échange et interagit avec des formateurs face à des étudiants dans une salle de cours, virtuelle soit- telle, poser des questions et recevoir des réponses, répondre à des questions posées par les formateurs et ou d’autres étudiants.

Ce siècle offre la possibilité de participer activement à distance à des réunions, à des séminaires, à des colloques et à des ateliers de formation par conférence vidéo tout en échangeant et en interagissant avec ses pairs d’autres contrées, d’autres continents du monde.

Ces technologies de l’information et de la communication qui constituent essentiellement le langage du siècle offrent également la possibilité aux

[20] Ibidem, P.164.
[21] Georges Mounin, Clefs pour la linguistique, Seghers, P.30.

commerçants de communiquer sur leurs produits par l'E- Commerce, et par ce même biais, recevoir des commandes et les satisfaire.

Le langage du XXI^{ème} siècle est tout simplement celui qui simplifie et facilite la vie à toute l'humanité sur tous les plans et dans tous les domaines.

CONCLUSION

En définitive, nous retenons au terme de notre travail que l'existence du langage est aussi vieille que celle de l'humanité, et que c'est depuis l'existence de l'humanité que s'est posée la question du langage. Mais la philosophie ne s'est préoccupée de ce problème que constitue le langage qu'à partir du Cratyle de Platon.

Les philosophes se sont beaucoup plus intéressés au langage au début du XVII^{ème} siècle dont Descartes qui le considère comme une spécificité humaine. Pour lui, seul l'homme parle et utilise des signes pour communiquer ses pensées. Parler est donc le propre de **l'homme pensant**. Il considère le langage comme le premier et le plus puissant des indices permettant de distinguer avec certitude l'homme dans sa dimension spirituelle de l'animal qui est rejeté tout entier du côté du corporel et du sensible. Soulignons que l'animal, et surtout lorsqu'il semble pouvoir parler (cas de la pie, du perroquet, du signe), est analysé selon le modèle mécaniste de **l'automate.** Pour Descartes, tous les aspects du comportement animal se ramènent à des **mouvements automatiques.** Du fait que les animaux communiquent entre eux, l'on a attribué la désignation impropre et inappropriée du "langage des animaux" : ce contre quoi Descartes s'est catégoriquement opposé. Car, pour lui, les animaux ne peuvent pas témoigner qu'ils pensent ce qu'ils disent, eux qui agissent par instinct, alors même que le langage sert à exprimer les idées, les pensées qui sont du ressort de la raison humaine. Descartes accorde une **origine conventionnelle** au langage, et fait de celui-ci, le **discriminant fondamental** de **l'homme** et de **l'animal.**

Cette perception qu'a Descartes du langage est partagée par certains chercheurs de toutes tendances. C'est ainsi qu'Emile BENVENISTE, linguiste, français, récuse l'expression de ''langage animal''. Pour lui, les animaux usent en réalité d'un code de signaux. Il ne "dialoguent" pas mais répondent à un signal par une action.

Lévi-Strauss fait du langage un « fait culturel par excellence ». Du moment où les animaux n'ont pas une « culture », on ne saurait donc pas parler d'un "langage animal".

Pour Platon, la pensée est un langage intérieur. Penser, c'est entrer en discussion aphone avec soi-même.

BERGSON fait du langage l'instrument de l'intelligence ; il est de ce fait inapte à traduire la connaissance intuitive qui ne s'exprime bien que dans l'art. Selon Hegel, le langage est l'expression claire de la pensée confuse. Vouloir penser sans les mots est une tentative insensée.

André MARTINET voit en langage une **double articulation** : il s'articule grâce à la superposition des **monèmes** et des **phonèmes.**

Pour Platon, Rousseau et presque tous les autres philosophes du langage, le langage articulé humain n'est pas un système de communication comme les autres. Il a des propriétés qui distinguent toutes les langues humaines des autres systèmes de communication que sont le « langage » gestuel, le code des abeilles, le code de la route, les cris des animaux, etc.

Selon Chomsky, le langage humain sert d'instrument à la pensée .Il est le miroir de l'esprit et essentiellement un **organe d'expression de la raison, milieu** du développement de la réflexion, et donc de la conscience.

Quant au « langage » animal, il est un « langage » fort **imparfait, limité, sans dialogue** et **sans histoire**.

Dans l'ensemble, les analyses cartésiennes du langage dans le Discours de la méthode sont partagées par la plupart de ses pairs qui se sont intéressés au sujet, en dépit de quelques points discutables. Cependant, le langage a, de nos jours, progressé et a atteint d'autres dimensions que Descartes n'a pas connues et prises en compte à son époque.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

1- BERGSON Henry, *Le rire*, Edition P. U.F.

2- CHOMSKY Noam, *la linguistique cartésienne*, Paris, Edition Seuil, 1966.

3- CONDILLAC, *Essai sur l'origine de la connaissance humaine*, Paris, Edition Galilée, 1746.

4- CONDILLAC, *Traité des animaux*, Paris, Edition Fayard, 1755.

5- DESCARTES René DESCARTES René, *Discours de la méthode*, Paris, Edition Flammarion, 1637.

6- DESCARTES René, *Discours de la méthode*, Paris, Edition Flammarion, 1637.

7- DESCARTES René, *Discours de la méthode*, Paris, Edition Flammarion, 1637.

8- DESCARTES René, *Lettre au marquis de Newcastle* du 23 novembre 1646.

9- HEGEL, *Phénoménologie de l'esprit*, Edition P. U. F.

10- HUME David, *Enquête sur l'entendement humain*, Paris, Edition. Flammarion, 1748.

11- MERLEAU-PONTY, *Le visible et l'invisible*, Paris, Edition Gallimard.

12- MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Edition Gallimard.

13- MERLEAU-PONTY, Signes, Paris, Edition Gallimard.

14- MOUNIN Georges, *Clefs pour la linguistique*, Seghers.

15- RUTHERFORD Donald, *Philosophy and Language in Leibniz*, 1995.

16- WITTGENSTEIN, *De la certitude, Paris*, Edition Gallimard, 1976.

TABLE DES MATIERES

DEDICACE……...2

REMERCIEMENTS…….3

RESUME……..4

SOMMAIRE…….……5

INTRODUCTION……6

PREMIERE PARTIE : Etude synoptique et conception cartésienne du langage.8

Chapitre1 : Etude synoptique de langage……..9

1.1. Approche notionnelle du langage…….9

1.2. Langage chez les rationalistes au XVII^{ème} siècle……....11

Chapitre 2 : Conception cartésienne du langage…….15

2.1. Langage, l'apanage de l'homme…….……15

2.2. Coexistence du langage et de la pensée : spécificité de l'activité philosophique…….....19

DEUXIEME PARTIE : Analyse critique et perspectives……...23

Chapitre3 : Analyse critique……24

3.1 Portée et sens de l'analyse cartésienne du langage ……24

3.2. Limites de la conception cartésienne du langage……..….26

Chapitre4 : Perspectives …….29

4.1. Langage aux XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècle……29

4.2. Langage aux XX^{ème} et XXI^{ème} siècle……32

CONCLUSION……...36

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES……38

TABLES DES MATIERES…….....39